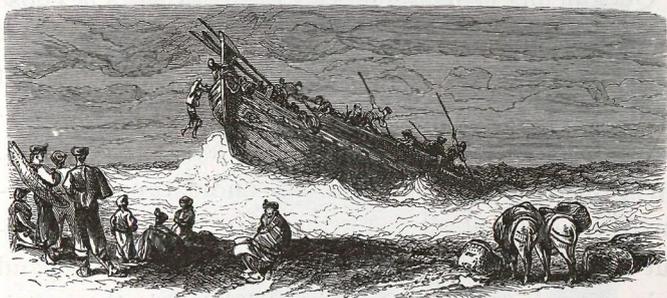


si mal entretenues. On m'explique que les frais d'entretien sont répartis entre les divers conseillers municipaux, que chacun d'eux est chargé dans son quartier du soin de la voirie, et que messieurs les conseillers trouvent plus simple de mettre une partie de l'argent dans leur poche.

Le gouvernement est volé comme la ville; il le sait comme la ville, et s'y résigne. C'est un mal universel.

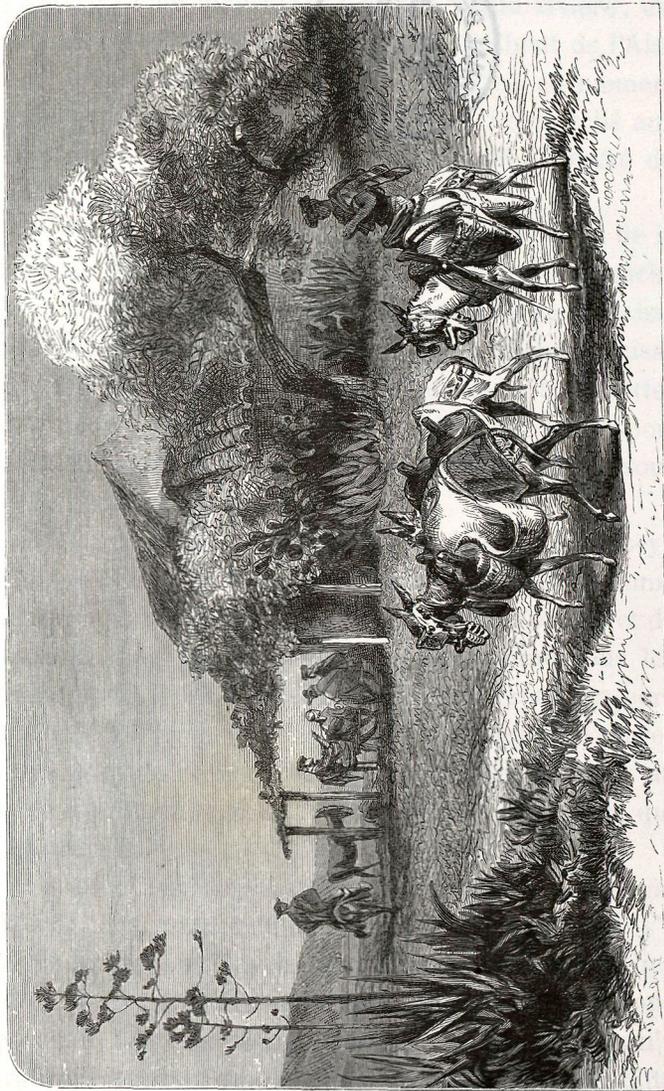


Tout le monde en étant atteint plus ou moins, il semble à tout le monde que c'est l'état de choses normal. Ainsi, la douane de Malaga perçoit des droits considérables; mais il est de notoriété publique que la moitié à peine des revenus entre dans les caisses de l'État. Il existe entre les grandes maisons de commerce et les employés des arrangements secrets. Et ceci n'est pas particulier à Malaga : les choses se passent partout de même. — Il y a quelques années un honnête homme fut, on ne sait par quel hasard, nommé directeur de la douane à Malaga. Son premier soin fut de couper court à ces scan-

dales. Aussitôt grand émoi dans le commerce de Malaga. On détourna d'abord les arrivages vers les ports voisins. Mais bientôt la situation parut intolérable : Malaga était ruiné ; Malaga était victime d'une inégalité criante, inique, les autres ports continuant à jouir des anciennes facilités. On se plaignit, on réclama, les députés de la province intervinrent, et l'administrateur trop intègre fut envoyé en disgrâce dans un poste secondaire à l'intérieur.

Quelquefois la politique s'en mêle, et alors la chose prend de plus belles proportions. Il n'y a pas longtemps, quelques grandes maisons de Malaga avaient dans le port, en déchargement, des cargaisons importantes. Les élections de la province allaient avoir lieu. On fit dire au gouverneur que ses candidats seraient appuyés s'il se montrait bon prince. Marché conclu. Restait à trouver un biais. Tout à coup le bruit se répand qu'un *pronunciamiento* vient d'éclater à Grenade : toutes les troupes, y compris les douaniers, y sont envoyées en hâte. Rien n'avait bougé à Grenade ; mais quand les troupes revinrent, les navires étaient déchargés, et, comme on dit vulgairement, le tour était fait.

Malgré l'aimable accueil de M. S***, qui a mis sa voiture à notre disposition pour visiter la ville, Malaga nous charme peu. Il n'y a rien à y voir, et nous avons hâte de partir pour Grenade. Mais il est impossible d'avoir des places à la diligence avant trois jours. Pour occuper le temps, nous parcourons les environs de la ville ; ils sont nus et tristes. La vallée même qui s'étend



LIBRARY OF THE
CIRQUE



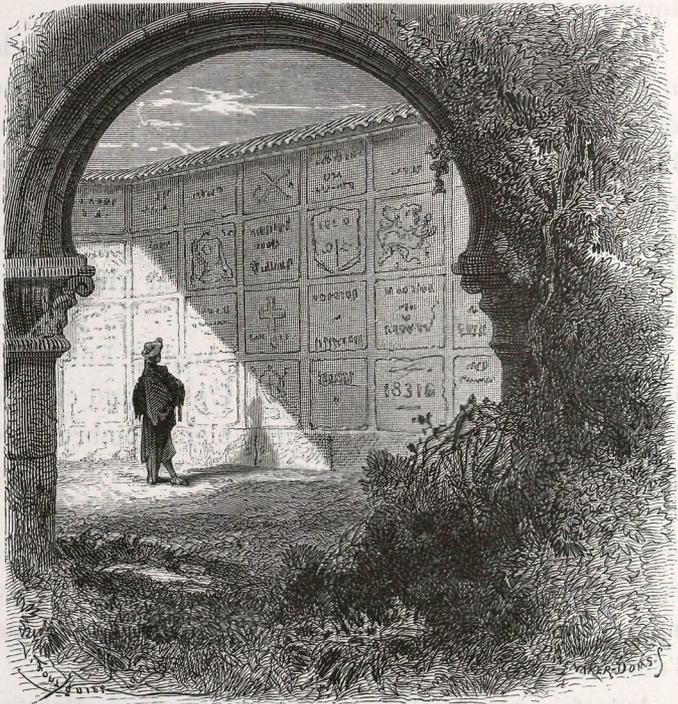
à l'ouest, bien qu'arrosée par une petite rivière, est sans arbres. Cette rivière, qui passe au bout de l'Alameda et traverse les faubourgs, n'est en ce moment qu'un gros ruisseau aux eaux troubles. Le marché aux fruits et aux légumes se tient dans le lit desséché du torrent.

De l'autre côté de la ville, la route suit le bord de la mer; mais le paysage n'est pas plus gai : on a à gauche des collines pelées; à droite, des usines, de pauvres habitations et des jardins où la main de l'homme laisse tout faire à la nature. La plupart de ces maisonnettes sont des cabarets, où, le dimanche, les ouvriers du port viennent chanter, fumer et manger de la friture sous des tonnelles de pampre.

Tout près de là est le cimetière des Anglais. Entrez-y : il n'y a rien de plus joli à Malaga. C'est grand comme la main; mais c'est propre, soigné, plein d'ombre et de parfums. Les tombes disparaissent presque sous les fleurs : des allées sablées, des gazons verts, des bordures de géraniums et de rosiers, des massifs d'arbres rares, font de ce lieu comme une charmante oasis au milieu de l'aridité et de la malpropreté de tout ce qui l'entoure.

Autrefois les Anglais étaient nombreux à Malaga. Attirés par la beauté du climat, ils avaient essayé de s'y faire une station d'hivernage, comme ils ont fait à Nice et dans tant d'autres villes de la Méditerranée. Ils apportaient beaucoup d'argent dans le pays; mais ils n'y trouvèrent en échange que malveillance, hostilité sourde. Ils finirent par se lasser de ce mauvais accueil,

et désertèrent Malaga. Mais en partant ils n'ont point abandonné leurs morts : ils font entretenir avec un soin pieux et persévérant les tombes de ceux qu'ils ont laissés sur cette terre peu hospitalière.



Si on aime les contrastes, on n'a qu'à aller de là au cimetière espagnol. C'est un vaste champ, entouré de murs, planté seulement de quelques cyprès et de quelques saules. Ce terrain est occupé par les tombeaux des familles riches, par des monuments funé-

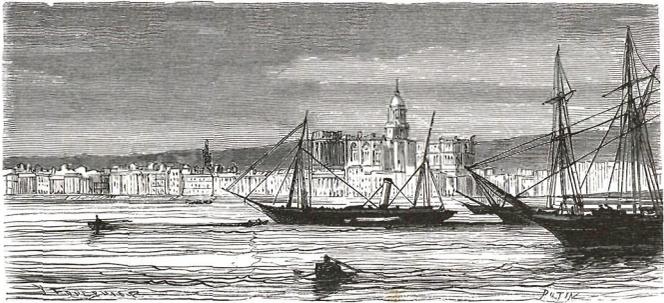
raires plus ou moins fastueux, et généralement d'assez mauvais goût. La muraille d'enceinte est haute, et épaisse de sept à huit pieds. Dans son épaisseur sont ménagées plusieurs rangées de cases étroites et longues, disposées pour recevoir chacune une bière. C'est là que loge la foule des morts. Quand une bière a été mise dans sa case, on ferme l'entrée avec une pierre qu'on scelle. Les plus riches occupent les rangs inférieurs, les pauvres habitent les étages les plus élevés.

L'aspect de cette espèce de *columbarium* est triste et lugubre. Cela n'éveille que des idées repoussantes. Il y avait autrefois à l'Escorial un caveau provisoire où l'on déposait les corps des rois avant de les mettre dans leur tombeau définitif : on appelait ce caveau le *pourrissoir*. Ce cimetière dans un mur m'a fait l'effet d'un gigantesque pourrissoir. Il paraît que l'été, à l'époque des grandes chaleurs, il se dégage de ces tombes mal scellées d'affreuses et pestilentielles émanations.

Enfin, après trois longs jours d'attente, nous quittons Malaga le 12 avril au matin. Il faut une journée tout entière pour aller à Grenade ; les voitures sont mauvaises, la route difficile et fatigante : mais que ne braverait-on pas pour voir Grenade ?

En quittant Malaga on monte continuellement pendant près de quatre heures. La route escalade, en décrivant d'interminables zigzags, le massif montagneux qui entoure la ville au nord, et forme comme une haute muraille dont les assises sont en retraite l'une sur l'autre. Dans les circuits que fait la route serpentant

autour des sommets et revenant incessamment sur elle-même, la ville de Malaga se montre, à chaque détour, au fond de la vallée. Cette vue est fort belle. Il était six heures du matin : le soleil se levait ; la mer était d'un blanc laiteux ; les montagnes du côté de Marbella avaient cette jolie teinte rose de la fleur du pêcher ; sur leurs flancs s'allongeaient de grandes trainées de



vapeurs blanches, pareilles à des écharpes de gaze dénouées et flottantes.

Ces montagnes, arrondies et couvertes de terre végétale, sont cultivées en céréales et en vignes ; peu d'arbres ; à peine çà et là quelques plants d'oliviers, quelques figuiers épars. Au bord de la route, d'énormes aloès dressent leur hampe fleurie. La terre a, par endroits, des tons d'ocre rouge, et les pentes rapides semblent comme ravinées et déchirées par des torrents.

A mesure qu'on monte, le paysage devient plus morne. Bientôt nous atteignons les derniers sommets :

aux mamelons succèdent des crêtes rocheuses, abruptes, taillées en pics et découpées en dents de scie. Les étroites vallées qui les séparent sont semées de débris de rocs d'un gris clair, tachetés de mousses blanches. Sur la route sablonneuse et blanche, sur les pierres blanches qui couvrent le sol, le soleil de midi verse une lumière aveuglante. Rien de plus nu, de plus sauvage et de plus triste que cette contrée; elle a été longtemps hantée par les voleurs. Aujourd'hui on n'y court d'autre risque que de se rompre les os si la diligence verse. La route côtoie sans cesse des précipices; elle est étroite, mal entretenue, et de temps en temps, à certains passages ravinés par les eaux, nous éprouvons d'effroyables cahots. Notre diligence est une vieille machine à demi usée qu'en tout autre pays on mettrait au rebut : je me suis aperçu au relais que les ressorts ont été rattachés avec des cordes et un morceau de bois. Le mayoral prétend qu'ils sont plus solides qu'auparavant.

En approchant de Loja, le paysage change tout d'un coup. On entre dans une petite vallée, arrosée par une rivière, pleine de verdure, de prairies, de blés magnifiques : la route est bordée d'arbres fruitiers en fleur et de peupliers d'Italie au feuillage d'un vert tendre. La ville, d'une physionomie tout arabe, est située à mi-côte, dans un pli de la colline, dominant cette riche vallée.

On s'arrête là pour diner, dans une posada d'assez chétive apparence. La maison a un patio, avec une galerie sur les quatre côtés. Dans cette petite cour, une

fontaine jette par deux larges bouches de cuivre, dans des bassins de granit, les eaux les plus belles, les plus fraîches, les plus limpides qui se puissent voir. La ville de Loja est privilégiée pour la beauté et l'abondance de ses eaux : chaque maison a sa fontaine jaillissante. Les sources sortent de terre de tous côtés, inépuisables, et quelques-unes d'une puissance extraordinaire. Il y a là une richesse incalculable, que l'agriculture pourrait utiliser; il y a là des forces naturelles que l'industrie pourrait mettre à profit, et que l'apathie et l'inintelligence espagnoles laissent se dissiper en pure perte.

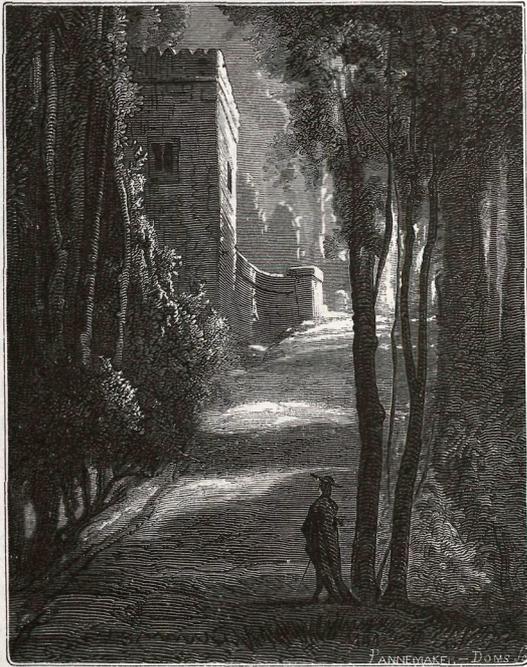
Nous avons fait un vrai diner espagnol : un *puchero*, des *garbanzos* et des œufs frits à l'huile. La servante est une grande et belle fille, aux dents blanches, aux yeux veloutés, aux cheveux noirs et soyeux. Il y a chez ce peuple, même dans les classes inférieures, une noblesse naturelle et comme un air de distinction qu'on chercherait vainement chez nous : les paysans de cette province, avec leurs culottes de peau collantes, leurs guêtres, leur veste ronde et leur ceinture violette, ont une tournure, une désinvolture élégante et aisée; les muletiers, drapés dans leurs couvertures grossières, ont des airs de gentilshommes, et jusqu'aux filles d'auberge portent dans le galbe la finesse de la race.

Il était dix heures du soir quand nous arrivâmes à Grenade. Au lieu de nous loger dans la basse ville, nous allons prendre gîte à la *fonda Ortiz*, petit hôtel récemment bâti à la porte même de l'Alhambra, tout

au haut des jardins, sur le chemin qui mène au Généralife. En cela nous avons eu une heureuse inspiration, et je conseille à tous ceux qui vont à Grenade de ne pas se loger ailleurs. Après avoir traversé une grande place, on commence à monter une rue rapide. Nous avions un guide, et comme la nuit était noire, un brave *sereno* nous éclairait de sa lanterne. Le guide me dit que cette rue s'appelle la rue de *los Gomelès*; c'est le nom d'une puissante famille du temps de Boabdil : nous sommes déjà en pleine histoire arabe. Nous franchissons une porte monumentale, décorée de colonnes; c'est la porte de Charles-Quint. Nous voici dans les jardins de l'Alhambra. Le cœur me battait, je l'avoue, et je ne sais quelle émotion vague me gagnait malgré moi : il y a des créations poétiques qui sont entrées dans notre imagination, quand nous étions jeunes, à ce point d'en prendre possession et de nous émouvoir à l'égal de la réalité; et lorsque ces fantômes, évoqués tout à coup par les lieux où nous les avons vus en rêve, s'éveillent au fond du souvenir, il vibre en nous comme un écho lointain de notre jeunesse et de ses idéales amours.

Nous suivions une large allée, au-dessus de laquelle une futaie de beaux arbres formait une voûte magnifique. Un bruit d'eaux murmurantes, de cascades, de ruisseaux gazouillant sur les cailloux, sortait de tous côtés du milieu de la verdure. A droite, à travers les arbres, une masse sombre et haute se détache sur le ciel étoilé : ce sont les Tours-Vermeilles. A gauche, cette muraille couronnée encore de créneaux droits,

c'est l'enceinte de l'Alhambra. A quelques pas, au bout de cette avenue, est la porte du Jugement. Je maudissais la nuit, dont mes yeux essayaient en vain de percer l'obscurité.



Les fenêtres de la chambre où on nous logea s'ouvraient sur les jardins. La soirée était tiède, l'air calme et d'une pureté extraordinaire. Les rossignols chantaient de tous côtés dans les arbres. Quoique rompu de fatigue, j'eus peine à m'endormir à une heure du matin. Le bruissement des fontaines, coulant jusque sous nos

fenêtres, me remplissait l'oreille et me tenait éveillé. J'écoutais malgré moi, comme si je l'eusse entendue pour la première fois, la chanson de bulbul, l'amant de la rose : elle me semblait plus douce, plus harmonieuse que d'ordinaire ; et si enfin je m'endormis, je crois bien que je rêvai aux amours de la reine Zaïda et du maure Aben-Amet.

CHAPITRE VIII

... et le lendemain de notre
partir, comme on le pense
bien, nous nous empressâmes d'aller
voir l'Alhambra.

Il faut, pour s'y rendre, rentrer
dans les jardins, dont on traverse
la partie supérieure, bornée par le
vieux mur d'enceinte de la forte-
resse. Les jardins ne sont autre chose
qu'un fossé, une ligne d'ormeaux de
la plus vigoureuse végétation, formant un dôme d'épaisse
verdure à travers lequel filtrent à peine les rayons du



CHAPITRE VIII

GRENADE — L'ALHAMBRA — LE GÉNÉRALIFE

DÈS le lendemain de notre arrivée, comme on le pense bien, nous nous empressâmes d'aller voir l'Alhambra.

Il faut, pour s'y rendre, rentrer dans les jardins, dont on traverse la partie supérieure, bornée par le vieux mur d'enceinte de la forteresse. Ces jardins ne sont autre chose qu'un bois, une futaie d'ormeaux de la plus vigoureuse végétation, formant un dôme d'épaisse verdure à travers lequel filtrent à peine les rayons du

soleil. Une fraîcheur délicieuse règne sous ces beaux ombrages. On a tracé en tous sens des allées qui se croisent et gravissent les deux collines dont ce bois couvre les pentes. Des ruisseaux d'une abondance et d'une limpidité extraordinaires courent, avec un bruit charmant, de chaque côté des allées, circulent parmi les arbres dont ils baignent les racines, et pleuvent çà et là en cascates du milieu des roches moussues et des grandes herbes.

La porte principale de l'Alhambra s'ouvre dans une large tour carrée et d'un aspect imposant. On l'appelle la *porte du Jugement*; ce nom lui vient de ce que les rois de Grenade, selon un ancien usage oriental, venaient quelquefois s'y asseoir pour y rendre la justice. Au-dessus du bel arc arabe qui la surmonte, sont sculptées une main et une clef. Ces deux hiéroglyphes ont exercé l'imagination des antiquaires, et donné lieu aux plus bizarres interprétations. Comme d'ordinaire, la plus simple est la seule vraie. La clef était chez les musulmans l'emblème de l'intelligence ou de la sagesse, « qui est, dit le Koran, la clef au moyen de laquelle Dieu ouvre le cœur des croyants. » La main était le symbole des cinq principaux commandements de l'Islam, et en même temps une sorte d'amulette qu'on portait pour se préserver du mauvais œil. Un édit de Charles-Quint de 1525 défendit aux femmes maures de porter au cou de petites mains d'or ou d'argent.

Sous la voûte, les Espagnols, après la prise de Grenade, ont creusé une niche où a été placée, au-dessus d'une espèce d'autel, une madone qu'on appelle Notre-

Dame de l'Alhambra. Malheureusement, niche, autel et madone sont d'un bien mauvais goût, et font un singulier contraste à côté des jolies arabesques et des mosaïques en faïence qui ornent le montant et le bandeau de la porte intérieure.

Un chemin étroit et resserré entre deux murailles conduit de là sur une vaste esplanade, qui s'appelle la place des Citernes (*plaza de los Algibes*). Arrivé là, vous cherchez du regard les restes du palais des rois maures. Vos yeux ne rencontrent qu'une énorme construction à demi ruinée, de style gréco-romain, formant un immense parallélogramme de plus de deux cents pieds de côté : c'est un palais que fit bâtir Charles-Quint, et qui n'a jamais été achevé.

Ferdinand et Isabelle, à la place de la grande mosquée de l'Alhambra, qu'ils firent raser, avaient fait construire une église sans caractère. Charles-Quint voulut faire plus. Le grand empereur avait de petites vanités : il semble qu'il fût jaloux même du passé, et qu'il voulût en effacer les gloires pour faire place à la sienne. Sa devise hautaine, *Plus ultrà*, s'étale partout, remplaçant les devises anciennes. Ici, dans Grenade nouvellement reconquise, il voulut élever, au milieu de la citadelle, un palais qui écrasât de sa grandeur et de sa magnificence les chétifs palais des rois maures. Il fit donc raser une partie considérable de ces merveilleux monuments, le palais d'hiver, le harem, les appartements des gardes ; et sur leur emplacement fit construire le vaste édifice qu'on y voit encore aujourd'hui. La matière est admirable : c'est une belle pierre